Zeitschrift: Journal suisse d'apiculture
Herausgeber: Société romande d'apiculture
Band: 48 (1951)
Heft: 8

Rubrik: Page récréative

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

PAGE RÉCRÉATIVE

L'apiculture en Suisse romande à la fin du siècle dernier

Quelques souvenirs

Belle époque, vraiment, où l'on était heureux, mais sans le savoir. Qu'elle était paisible, exempte de grands soucis, comparée à celle d'aujourd'hui où l'on croit vivre sans arrêt dans une chaudière en ébullition, sous la menace constante d'une catastrophe universelle ! Et comme on en savourerait la douceur, s'il nous était donné de la revivre !

Ce qu'était l'apiculture alors est bientôt dit. On ignorait, chez nous, les nouveautés qui déjà surgissaient ici et là. Le mobilisme restait inconnu dans nos campagnes, ou faisait sourire. J'avais eu moi-même l'occasion, en 1880 et 81, de voir aussi souvent que je le voulais, une ruche à cadres mobiles, pourvue d'une petite vitre, mais n'y avais prêté aucune attention. C'était, me semblait-il, un innocent caprice, sans aucune importance.

Ainsi, la ruche de paille était reine ; le vieux rucher traditionnel mettait depuis des siècles sa note poétique dans les villages et n'avait aucune crainte d'être détrôné. Et surtout, il y avait du miel, car il y avait encore, et beaucoup, de vraies prairies naturelles, où foisonnaient les plantes mellifères, l'esparcette en particulier. Je suis toujours plongé à nouveau dans l'étonnement quand je revois mes notes d'il y a 50 ou 60 ans et que je compare les apports des mois de juin d'alors avec ceux d'aujourd'hui où les graminées de toute sorte que nous appelons si joliment fenasses, puis le trèfle, la luzerne, les cultures diverses, en extension continuelle, ont tout envahi, et où l'esparcette n'apparaît plus qu'ici et là, si rare, comme méprisée. Ah ! les beaux capots qu'on voyait se remplir de rayons dorés, à la cire mince comme une feuille de papier de soie, et qui, avec du pain et du beurre, étaient certes le plus délicieux régal qu'il ait jamais été donné aux hommes de goûter. Il y avait certes déjà de mauvaises années, de ces années où il pleut avec une persistance si décourageante que tout semble perdu. Le sucre était cher et les propriétaires d'abeilles ne faisaient pas tous la dépense nécessaire ; aussi maint rucher périclitait-il, repris parfois par un homme plus avisé.

Les soins à donner n'étaient d'ailleurs pas considérables. On s'assurait au printemps que les populations étaient vivantes ; on soupesait les ruches, et sans doute pas toujours, pour juger des provisions ; on recueillait les essaims, s'il en venait. Aux ruches qui faisaient la barbe, on mettait un capot de paille qui, bien entendu, ne se remplissait pas toujours et que souvent on n'enlevait qu'à l'automne. Venait alors, bien tard parfois, l'opération la plus délicate. Après avoir copieusement enfumé la ruche on la retournait et si, le poids

servant déjà d'indication on la trouvait assez riche de miel on la châtrait sans pitié. Ce terme brutal signifie tout simplement qu'on taillait à même les rayons pour prélever une plus ou moins grande quantité de miel, et il arrivait qu'on la prélevât trop grande, ce qui se payait de déboires douloureux au printemps suivant. Pour tenir la ruche au chaud, on garnissait de bouse de vache tout le pourtour du bord reposant sur le plateau, et on couvrait le tout des défroques de la famille. Le miel qu'on avait prélevé était fondu au four dans de grandes écuelles, et la plaque de cire qui en résultait était mise de côté pour divers usages ou pour être vendue. Elle finissait, disait-on par servir à la fabrication des cierges des églises. C'était là à peu près toute l'apiculture.

Ce qui, pour le grand public, révélait vraiment l'apiculteur, c'était la récolte des essaims, opération qui n'était pas à la portée de tout le monde. Dès qu'une sortie était constatée, on commençait à faire grand tapage en frappant à tour de bras sur des cloches et de chaudrons jusqu'au moment où l'essaim était posé et où le spécialiste, casqué comme un scaphandrier, qu'on admirait du plus loin possible, avait réussi à faire tomber dans une ruche retournée l'essaim qui, recouvert d'un drap, n'avait plus qu'à se grouper convenablement pour être mis en place.

Il était possible d'acheter un essaim, dont le prix immuable était 5 francs, quelle que fût l'époque. On disait même couramment que, pour assurer la prospérité de la nouvelle colonie, l'essaim ne devait pas être vendu, mais donné.

Tout ce qui concernait les abeilles était d'ailleurs auréolé d'un certain mystère et était l'objet de croyances qui tenaient de la superstition. Ainsi, à la mort du propriétaire d'un rucher, il ne fallait pas manquer d'informer sans retard les abeilles de la triste nouvelle, sinon elles étaient vouées à périr. Et on citait maints exemples. Nul n'ignorait que, dans la nuit de Noël, les abeilles chantaient au coup de minuit. Je regrette de n'avoir pas conservé une belle page de Madame de Gasparin, écrivain de valeur, où elle disait la profonde et joyeuse émotion que lui avait fait éprouver ce chant, qu'elle avait elle-même entendu. J'ai voulu naturellement, quoique très sceptique, être au clair à ce sujet et suis allé aux écoutes, à minuit précis, dans cette nuit de Noël. Soupçonnant bien que Madame de Gasparin et ceux qui l'accompagnaient avaient par leur tapage dérangé quelque peu les abeilles, j'eus soin de ne faire aucun bruit et n'entendis absolument rien, comme j'en étais sûr d'avance. J'avais pourtant de meilleures oreilles qu'aujourd'hui.

Dans mon enfance, nous n'avions pas de ruches à la maison. Mon père a bien cru, quelque temps, en posséder une qu'il avait achetée à Loveresse et qu'on lui amena par les routes cahoteuses d'alors, sans la moindre précaution, le conducteur s'étant simplement assis dessus.

Tous les rayons s'étaient détachés, ce qui fut constaté trop tard, au printemps, mais la population était morte, et bien morte.

Mes premières relations avec les abeilles datent du temps où, jeune garçon, j'allais faucher l'herbe dans le verger d'un oncle qui possédait un rucher, et ces relations m'ont laissé des souvenirs cuisants.

Mais c'est au mois de juin 1886, alors que, avec mon ami Klopfenstein, instituteur à Sarvilier, nous descendions à pied les gorges de Court pour nous rendre à la réunion des instituteurs à Moutier, que je fus vraiment piqué. Klopfenstein, apiculteur depuis peu de temps, vibrait encore de l'enthousiasme des novices et sut en moins d'une heure si bien me le communiquer que, bien avant d'arriver à la verrerie, j'avais décidé que j'aurais des abeilles. A la première occasion, j'achetai un vieux rucher et, le 8 juin 1887, je pus avoir à Chaindon, pour mes 5 francs, un premier essaim, suivi quelques jours plus tard d'un second. Mais ces abeilles que j'aimais, j'en avais une peur bleue ; aussi le premier essaim resta-t-il en paix dans la ruche qui l'avait reçu. Le second devait être à tout prix logé dans une des ruches alsaciennes à petits cadres mobiles que je m'étais procurées. J'avais donc conduit cette ruche à Chaindon pour qu'elle soit prête à recevoir l'essaim, car je n'osais envisager l'opération formidable d'un transvasement. Le mois de mai avait été très pluvieux ; juin, par contre, fut radieux, et, jour après jour, je constatais fou de joie, une augmentation du poids de ma ruche de paille. A la fin du mois elle était entièrement bâtie et lourde à souhait ; mais la récolte, à mon dépit, s'arrêta là.

Mon second essaim, plus faible, essaim secondaire sans nul doute et frère du premier, mais payé 5 francs aussi, avait beaucoup moins récolté, mais fait pourtant ses provisions d'hiver. Il ne fut de ma part l'objet d'aucun soin spécial ; qu'aurais-je pu y faire ? Ç'avait été déjà pour moi une grosse affaire de remettre bien en place les cadres que le transport avait un peu dérangés. Découvrir la ruche et y aller bravement avec les mains était un acte d'héroïsme auquel je n'osais songer. Ayant réfléchi, je crus avoir un trait de génie. Avec les précautions extrêmes, je fis glisser sous le couvercle de ma ruche une feuille de verre, puis une seconde poussant la première. Entre les deux feuilles j'introduisis un fil de fer coudé à crochet, et je parvins à manœuvrer si bien mes cadres qu'en moins d'un quart d'heure ils furent en place et moi très fier de mon exploit. J'en rougis aujourd'hui. J'ai connu un apiculteur novice plus courageux que moi, mais tout aussi ignorant, qui y mettait vraiment les doigts et qui, horrifié de trouver dans ses rayons d'affreux vers blancs, mettait avec dégoût ces rayons, remplis tout simplement d'un beau couvain, en dehors de la partition. Voilà quels apiculteurs nous étions il y a soixante ans.

E. FARRON.

Un de mes gendres, Pierre Chappuis, ingénieur dans cette magnifique colonie française en plein développement et grande comme environ trois fois la France, a bien voulu ainsi que notre fille, me renseigner sur l'apiculture et les abeilles de ce pays.

Nous espérons que cela intéressera les lecteurs de notre journal.

C. Auberson.

Un plat doux inattendu

Nous roulons dans le sable depuis quelques heures, sur un chemin cahoteux, raviné par les tornades. Des indigènes marchent à la « file indienne » en bordure de route, les femmes avec leur chargement sur la tête, en équilibre parfait et leurs mona (enfant) sur le dos ou agrippés à leur ceinture, tétant le sein de leurs mères qui continuent leur marche et ne semblent guère s'en apercevoir.

Nous nous enfonçons dans une épaisse forêt où une abondante végétation forme un tunnel au-dessus de nos têtes. Des lianes pendent de tous côtés et nous rappellent les films de Tarzan. Puis soudain, au moment où nous nous y attendons le moins, la route est traversée par une rivière ou un ruisseau dont seul un frêle et étroit petit pont, de construction indigène, permet de passer sur l'autre rive. Nous nous arrêtons quelques instants pour admirer une rivière bordée de belle verdure, d'un vert tendre, faisant contraste avec la couleur de l'eau qui semble noire dans l'ombre alors qu'elle est jaune ocre sous les rayons du soleil. Des femmes et des enfants s'y baignent en costume d'Adam, mais leur peau est si noire qu'on n'y prête aucune attention. Dans les arbres, les cris des perroquets dominent le gazouilli des autres oiseaux. Les singes se cachent à notre approche.

Après quelques hésitations, d'un violent coup d'accélérateur, nous franchissons le pont d'où s'échappent des craquements peu rassurants.

Bientôt, nous devons, bien à regret, quitter la fraîcheur (toute relative), de la forêt pour nous retrouver en pleine brousse, avec le soleil presque à la verticale au-dessus de nos têtes.

Par-ci, par-là, en bordure de route, un village indigène rompt la monotonie de notre piste qui s'allonge dans le sable, au milieu des matitis (grande herbe atteignant plus de deux mètres de hauteur). Nous avançons péniblement car le sable, par place, est profond et nous rappelle la neige car nous dansons et faisons des embardées presque comme sur une route recouverte de neige et de glace.

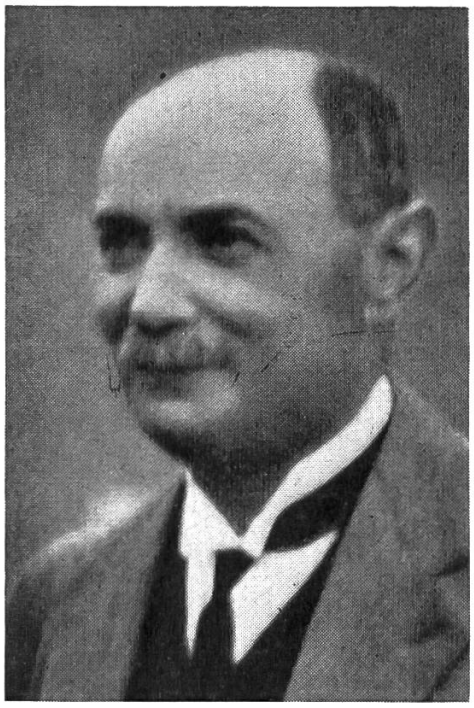
Cela va de plus en plus mal, notre camion avance maintenant de biais, lorsque nous en découvrons la cause : un de nos pneus arrière est à plat. Au premier moment nous n'y attachons pas grande importance, d'autant plus que notre boy qui nous accompagne sait chan-

ger une roue, aussi nous pensons repartir dans quelques instants. Hélas ! nous ne retrouvons pas la clé servant à dévisser les écrous de la roue. Que faire ? Nous sommes en pleine brousse. Attendre l'arrivée d'un autre camion ou d'une jeep serait de la folie et nous risquerions de rester plusieurs jours sur place. Nous repartons très doucement et roulons encore environ un kilomètre avant d'atteindre un village indigène, où après une laborieuse recherche dans les huttes, un noir nous apporte une clé anglaise de vélo. Inutile de dire que cette clé reste sans effet sur les écrous vissés à bloc en fabrique.

Il a fallu un tel incident pour nous faire réaliser à quel point les indigènes d'Afrique noire étaient encore arriérés. Ils ignorent encore de nos jours l'emploi des roues ! Cela peut paraître paradoxal alors qu'ils voient passer des véhicules automobiles ou même des vélos, qu'il ne leur soit pas encore venu à l'idée de se construire des chars ou même des «carrioles» quelconques ? Lorsque nous leur avons donné des brouettes pour travailler sur un chantier, ils n'ont fait qu'un geste et la brouette était posée sur leur tête !

(A suivre)

Nécrologie



Georges Dony

Le 8 mai dernier, une cohorte imposante et émue accompagnait au champ du repos du paisible village joratois de Bretigny notre collègue apiculteur et instituteur retraité Georges Dony, âgé de 73 ans.

Depuis plusieurs années, notre ami souffrait d'une maladie cruelle, insidieuse, qui petit à petit gagna du terrain et eut raison de sa forte constitution. Quelques jours auparavant, le 3 mai, une foule recueillie rendait les derniers devoirs à son épouse. Depuis longtemps, Mme Dony souffrait, atteinte du même mal impitoyable : quelle tragique coïncidence ! Dès ce jour, notre ami ne lutta plus, il déposa sa peine au pied de Celui qui pare nos prairies et s'endormit en paix. Ce vétéran, ennemi de l'inaction, s'en est allé après avoir rempli noblement sa tâche et fait le bien. Le bel exemple d'incessant labeur, de droiture et de vaillance qu'il donna durant plus de quatre décades, ne restera pas stérile.